

aimable qui a étudié à Paris, possède une clientèle considérable dans les environs ?

—Ne n'en parlez pas, c'est tout au plus s'il peut y suffire. Autant de malades, autant de pratiques ; on vient le chercher de plus de six lieues. Il a été obligé d'acheter un second bidet pour faire ses tournées.

—Et ce docteur si occupé est-il le médecin du château de Rochetaille ?

—Certainement. Mme la comtesse l'a fait encore appeler pas plus tard qu'il y a deux jours, pour mami'zelle Marthe qui a un gros rhume.

—Allons, répliqua Léon Randal, je vois que, décidément, votre docteur est un homme de mérite, et je prendrai volontiers mes repas avec lui, si toutefois il veut bien le permettre.

—Lui. Il ne demandera pas mieux, j'en réponds ; il aime assez causer et je parie que la fine bouteille de vin de Moselle lui semblera meilleure en votre compagnie.

—Dans ce cas, c'est convenu.

—Vous dinerez à six heures précises.

Monique Clerget appela Marie Jeanne, elle lui donna l'ordre de conduire le voyageur à la chambre bleue, et elle courut à ses fourneaux ; car, devant satisfaire deux connaisseurs au lieu d'un seul, elle éprouvait le désir légitime de se surpasser.

Le père Bastien, conducteur de la Vosgienne, était reparti depuis longtemps avec sa voiture, après avoir absorbé ses deux petits verres.

A six heures précises, l'aubergiste frappait à la porte de Léon Randal, qui vint lui ouvrir.

—Mon jeune monsieur, lui dit-elle, si vous voulez descendre, votre dîner est servi.

—Est-ce que le docteur Perrin est arrivé ?

—Non ; mais ne songez pas à l'attendre. Vous comprenez qu'il y a des jours où les malades le retiennent plus longtemps qu'il ne faudrait, le cher homme ; il ne rentre quelquefois qu'à onze heures du soir.

—Léon Randal descendit et fit largement honneur au dîner ! puis, quand le dessert fut servi et que Monique Clerget se présenta pour quêter un tribut de compliments, il le lui octroya sans marchander, et il ajouta :

—Vous avez raison tantôt, ma digne hôtesse ; il est fort triste de manger de si bonnes choses sans prononcer une parole. J'ai comme une indigestion de silence. Donc, si vous n'avez rien de mieux à faire, tenez-moi compagnie pendant quelques instants, et taillons une bavette.

Tailler une bavette !

Monique Clerget ne demandait pas mieux. (Nos lecteurs connaissent son faible.) Elle s'assit donc sans se faire prier et elle entama l'entretien en ces termes :

—Mais comment que ça se fait, sans vous commander, mon cher jeune monsieur, que, venant de Paris, où vous étudier pour être juge, vous vous soyez arrêté dans notre pays et vous soyez descendu tout justement dans mon auberge ? car, enfin vous me faite l'effet de connaître, par ici, âme qui vive.

—Voilà ce qui vous trompe, ma digne hôtesse, interrompit Léon Randal en riant. J'ai, dans les environs, un ami très-intime.

—Ah bah ? s'écria l'aubergiste ; et peut-on, sans indiscrétion, vous demander comment il se nomme, votre intime ?

—Parfaitement ? D'autant plus que vous le connaissez sans doute, au moins de nom.

—Jurez-en hardiment, allez. Je connais tout un chacun à plus de six lieues à la ronde. Eh bien ! votre ami..

—Il s'appelle le baron de Strény.

—Le baron de Strény, répéta Monique Clerget ; je crois bien, que je le connais ! quel bel homme ! Ah ! on le voit assez souvent passer par ici, à cheval ou bien en calèche, avec Mme la comtesse.

Léon Randal fronça le sourcil, ses narines se dilatèrent, un double éclair jaillit de ses grands yeux sous le réseau de ses longs cils.

Monique Clerget n'accorda pas la moindre attention à ces symptômes orageux, et continua :

—Mais, j'y pense, puisque vous êtes l'intime de M. le baron, comment ça se fait-il donc que vous soyez venu jusqu'ici au lieu de descendre de la Vosgienne au château de Rochetaille, puisqu'il y demeure ?

—Cela vous étonne ? demanda en souriant le jeune homme redevenu parfaitement calme.

—Dame !

—C'est cependant la chose du monde la plus simple. N'ayant pas l'honneur d'être connu de Mme la comtesse, je ne pouvais me permettre de me présenter chez elle.

—Pourquoi donc ça ?

—Je viens de vous le dire. Mme de Kéroual ne me connaît pas.

—Qu'est-ce que ça fait ? Vous êtes l'intime de M. le baron qui est son intime, et vous savez le proverbe : " Les amis de nos amis sont nos amis."

—Le proverbe n'est pas toujours vrai.

—Enfin, ça vous regarde. Mais alors vous ne verrez pas M. le baron, si vous ne voulez pas aller au château ?

—Ce n'est point une raison. Rien n'empêchera M. le baron de venir ici.

—Suit-il que vous êtes dans mon auberge ?

—Pas encore ; mais il le saura demain.

—En voilà une surprise pour lui. Va-t-il être content !

(La suite au prochain numéro.)

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.